

INTRODUCTION GÉNÉRALE

ARRIÈRE-PLAN DE LA RELATION ENTRE PERCEPTION ET NORME SOCIALE

Origine de la problématique et présentation de la thèse

La thèse et la thèse annexe¹ que nous présentons ici répondent à un projet unitaire qui consiste à interroger le rapport entre la théorie de la perception et une théorie des normes sociales. D'une façon très générale, nous pensons qu'une révision de la théorie traditionnelle de la perception a des conséquences logiques et théoriques pour une théorie des normes sociales. Plus précisément, nous défendons la pertinence d'une théorie holistique et dynamique de la perception, susceptible de concilier l'apport de l'environnement externe et celui de la phénoménalité subjective du sens pour la théorie des normes sociales. Il s'agit nommément de la *théorie de la perception par esquisses* que nous retrouvons dans la tradition phénoménologique. Selon nous, et telle est la base de notre entreprise, cette conception théorique permet une description plus adéquate du phénomène des normes sociales. Car, comme le caractère dynamique de la perception par esquisses implique lui-même de recourir à une théorie de l'expérience stratifiée ou *théorie des strates de la conscience*, celle-ci rend mieux compte des différents rapports plus ou moins intellectuels et thématiques aux normes sociales, c'est-à-dire du degré d'activité cognitive nécessaire à leur performance, donc, des exigences cognitives nécessaires à la reproduction et à la diffusion

¹Exigence traditionnelle des universités belges et de la cotutelle entre l'UQAM et l'Université de Louvain.

d'une norme sociale – de même qu'à sa formation historique dans un milieu, soit le phénomène d'*innovation sociale*².

Cette recherche sur les fondements théoriques de la norme sociale, tel qu'ils se posent sous l'angle de la perception, entend bien rejoindre la problématique soulevée par le Pr. Maesschalck et les chercheurs du Centre de philosophie du droit (CPDR)³ : comment concevoir la formation et le développement de compétences morales par un milieu social ou phénomène d'« auto-capacitation » ? Bien sûr, ce projet se veut programmatique. Il prend son point de départ dans une « pragmatique contextuelle », disons post-habermasienne, qui prend au sérieux la phénoménologie et son point de vue à la première personne, et qui cherche à intégrer les apports de la psychologie cognitive et du développement ainsi que de certaines avancées sociologiques et psychosociales sur la socialité des idées et idéologies⁴. Rappelons que, tout en prônant un tournant pragmatique dans lequel l'action téléologique est réinterprétée comme agir communicationnel, Habermas juge bien que la problématique de la rationalité est intrinsèque à l'entreprise sociologique⁵ ; et, poursuit-il dans son œuvre, en prenant la forme de la réflexion thématique, cette rationalité induit des changements structurels dans la moralité et les pratiques normatives des acteurs d'un milieu. C'est à la suite de cette affirmation qu'une pragmatique contextuelle interroge de façon critique la relation entre une « réflexivité opératoire » et le contexte social dans la formation de compétences pratiques.

Cette approche suppose d'emblée que les facteurs déterminants pour la formation des compétences morales, même s'ils n'appartiennent pas forcément au contexte social ou au milieu, peuvent néanmoins en être dérivés jusqu'à un certain point. Nous nous déclarons solidaires des grandes lignes de ce programme et désirons montrer, à partir d'une théorie

²Pour une revue des principales définitions de ce concept, voir Julie Cloutier, « Qu'est-ce que l'innovation sociale » in *Cahiers du CRISES*. Centre de recherche sur les innovations sociales (CRISES), collection Études théoriques, cahier ET0314, novembre 2003, 46 p.

³Voir Marc Maesschalck, « Réflexivité transcendantale et réflexivité opératoire. Développement d'un programme de recherche » in *Les Carnets du Centre de philosophie du droit*, n° 84, 2007, 22 p.

⁴Voir Marc Maesschalck, *Normes et contextes. Les fondements d'une pragmatique contextuelle*. Hildesheim/Zurich/New-York, Gorg OLMS verlag, 2001, 324 p.

⁵J. Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel. Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*, traduit par J.-M. Ferry, Paris, Fayard, tome 1, 1987, p. 14.

descriptive générale fondée sur une théorie *holistique, dynamique et ancrée* de la perception : a) que les normes sociales sont bien constituées à partir de facteurs socialement dérivés agissant de façon antéprédicative sur la conscience ; b) et qu'une théorie formelle peut décrire ces facteurs de façon cohérente dans un contexte psychosocial relationnel au sein duquel les relations stables sont, du point de vue théorique, autant de fonctions auxquelles sont incorporés ces facteurs. Ces deux thèmes seront traités respectivement dans notre thèse et notre thèse annexe. Pour faire ressortir à la fois leur rôle opératoire et leur origine contextuelle, nous appellerons ces facteurs des *facteurs de socialité*. Il s'agit là moins d'une invention originale que d'un accent mis sur le rôle de ce que Schütz, à la suite de Husserl, appelle des « indices » de la présence d'autrui ou, en nos termes, des *indices de socialité*.

De plus, en développant l'idée que ces indices jouent un rôle opératoire en tant que facteurs de développement de compétences normatives dès le niveau antéprédicatif de la conscience, nous obtenons la possibilité de processus indépendants de formation et de diffusion antéprédicatives des normes sociales qui permettent de dégager au moins quatre modes différents selon lesquels celles-ci peuvent se former et se répandre dans un milieu⁶. De surcroît, dans la mesure où la conscience *antéprédicative* est primordiale et fonde la conscience *prédicative*, son ancrage contextuel nous amène à renouer avec une critique dite *pragmatique* de la pragmatique universelle⁷. Selon celle-ci, l'adaptation à l'environnement qui fonde l'*attitude perlocutoire* est tout aussi fondamentale et primordiale pour l'attitude illocutoire que l'est la conscience antéprédicative pour la conscience prédicative ou la connaissance par accointances (*know how*) pour la connaissance théorique (*know that*). Ce dernier point vient asseoir l'idée que les normes sociales suivent un processus *adaptatif* qui dispose de la logique de développement issue des fonctions sociales et morales que Habermas attribue à la structure du langage et étend à la société.

Finalement, toujours à partir de la théorie de la perception par esquisses, nous contesterons l'assise épistémologique de la théorie de l'agir communicationnelle et la

⁶Voir nos « Résumé du processus de formation des normes sociales » et « Aperçu des “strates” de conscience à partir desquelles s'opère la diffusion des normes sociales », à l'Appendice A de cette thèse.

⁷Voir l'argument de Culler cité par David, M. Rasmussen, *Reading Habermas*. Oxford/Cambridge, Basil Blackwell, 1990, p. 40. Nous rejoindrons également la critique de Hans Joas, *Pragmatism and Social Theory*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 1984, p. 174.

résorption de la thèse de la dualité de la méthode par une position interprétative qui, chez Habermas, consacre l'impossibilité de trancher sur la valeur d'une théorie des normes sociales, ou sur une théorie compréhensive comme celle de la TAC, par des moyens empiriques⁸. Après avoir démontré que les préjugés liés au représentationnalisme ont une incidence sur la valeur descriptive de la TAC, nous rejetterons ses principales prétentions comme théorie sociologique générale. Nous rejetterons ses prétentions à l'explication *philosophico-historique* – selon laquelle le développement de la démocratie moderne en Occident est le produit de la raison communicationnelle, parce qu'elle ne considère pas l'apport non communicationnel des éléments perceptifs. Nous montrerons que, d'un point de vue *empirico-réaliste*, et à partir de la même théorie phénoménologique de la perception, le « sens » peut être traité par une méthode empirique peu éloignée de celle des sciences naturelles. Alors que d'un point de vue *praxéologique*, nommément en vue d'une éducation à la citoyenneté, le rôle de la conscience antéprédicative dans la formation du jugement moral mérite selon nous une plus ample considération. La théorie de l'agir communicationnel doit donc être considérée comme l'appendice d'une théorie descriptive générale de l'interaction sociale susceptible de servir de modèle *nomologique-formel* de l'activité communicationnelle, modèle de type structural dont l'utilité sociologique reste à confirmer ou infirmer, précisément, par la soumission de ses hypothèses sur la communication à un protocole de vérification empirique pris au sens de Félix Kaufmann, et à une appréciation générale de sa valeur explicative quant à la formation concrète des normes sociales.

L'arrière-plan de la philosophie de l'esprit contemporaine

Nous abordons cette problématique de l'ancrage contextuel et pragmatique des normes sociales en tenant compte des développements contemporains de la philosophie de l'esprit et, dans une certaine mesure, des sciences cognitives sur la perception sensible, plus particulièrement à partir des recherches des historiens de la philosophie visant à faire connaître les débats aux origines de la philosophie de l'esprit contemporaine et à mettre en

⁸Nous tirons cette assise épistémologique de la TAC des discussions menées aux parties 3 et 4 du premier chapitre de l'introduction de J. Habermas, *op. cit.*, 1987, tome 1, p. 90 à 157 ; Habermas conclut ailleurs à un « dualisme de la compréhension et de l'observation » (p. 274) dans « Le réalisme après le tournant de la pragmatique linguistique » in J. Habermas, *op. cit.*, 2001, p. 274 et pts (e), p. 278-279.

valeur le courant phénoménologique dans sa contribution réelle ou potentielle à ces débats. Outre l'ancrage au corps et à l'environnement, un des défis pour la philosophie de l'esprit, comme l'écrivaient Fisette et Poirier dans leur ...*État des lieux*⁹, et, ajouterions-nous, pour la théorie de l'action qui en découle, consiste à intégrer l'apport des théories non représentationnelles de l'intentionnalité. Or c'est précisément cette intégration qui s'impose lorsque nous abordons le problème de la normativité non plus simplement comme un apprentissage de connaissances, mais davantage comme un apprentissage de compétences. La question rejoint alors une de celles posées par la sociologie cognitive de Cicourel¹⁰ : à partir de quel moment une forme de connaissance réflexive intervient-elle dans l'accomplissement de la norme sociale ? Après avoir clairement défini les termes, nous montrerons que ni la représentation ni la conceptualisation ne sont nécessaires au phénomène des normes sociales. Car, parmi les modes de formation et de diffusion que nous identifierons, nous décrirons celui par lequel une norme sociale peut se former et se diffuser sans mettre en jeu la conscience prédictive. La question est alors de savoir quand, dans les sociétés complexes, elle intervient.

Cependant, si nous entendons revenir à quelques inspirations phénoménologiques, il nous importe d'aborder le problème méthodiquement. Le problème de la norme est celui de la régularité et du principe de sa mesure, c'est-à-dire la règle. Le problème de la norme sociale concerne donc essentiellement la régularité des relations sociales et, à travers les conduites visées subjectivement, les principes de sa mesure par les acteurs¹¹. Les normes sociales interrogent donc la relation entre la philosophie de l'esprit et la théorie de l'action. Car, du point de vue sociologique, elles constituent avant tout un problème qui appartient au champ d'étude de la théorie de l'action. Elles se manifestent essentiellement par des actions et comportements externes, et accessoirement par des propos déclaratoires sur l'expérience interne.

⁹Denis Fisette et Pierre Poirier, *Philosophie de l'esprit. État des lieux*. Paris, Vrin, 2000, p. 296-297.

¹⁰Aaron V. Cicourel, *La sociologie cognitive*, traduit par Jeffrey Olson, et Martine Olson, Paris, Presses Universitaires de France, Sociologie d'aujourd'hui, 1979, p. 37.

¹¹Voir François Chazel, « Norme (-sociale) » in Sylvain Auroux (dir.), *Les notions philosophiques. Dictionnaire*. Paris, Presses Universitaires de France, Encyclopédie philosophique universelle, publiée sous la direction d'André Jacob, 1990, tome 2, p. 1768.

Le problème de la norme sociale devient un problème de philosophie de l'esprit à part entière dès le moment où elle est abordée à partir du sens visé par l'acteur. L'image de la boîte noire jouant un simple rôle de transmetteur univoque entre stimuli et réponses ne suffit plus. Du moins, il faut y ajouter une théorie des significations compréhensibles à la première personne, susceptible d'expliquer comment celles-ci « engagent » la conscience de l'acteur et « l'oblige » envers une norme dont la validité varie, selon toute apparence, en fonction du contexte social. Le défi se pose alors de concilier la rationalité et la phénoménalité de l'engagement, forme de « double contrainte » pour l'acteur.

Ce problème se complexifie à partir du moment où nous mettons en cause la position représentationnaliste¹². En effet, celle-ci prétend que le contenu d'un acte psychique est une représentation, et donc une image ou un objet pleinement constitué, voire un concept, qui fait office de thème pour la conscience. A contrario, la position *non conceptualiste* radicale soutient que cet acte peut avoir pour contenu des éléments dénués de forme intellectuelle, et souvent issus du contexte. Certains opposeront le fonctionnel au conceptuel, ou ramèneront ce dernier au premier¹³. Mais le problème est plus complexe¹⁴. Et c'est plutôt une gradation des niveaux d'abstraction des éléments contextuels de l'expérience par la conscience qui est à l'œuvre dans l'orientation des actions et comportements en société. Bref, un processus vertical d'abstractions cumulatives qui connaît des mouvements, pour ainsi dire, progressifs et régressifs.

Néanmoins, et c'est là un constat d'importance majeure pour une théorie sociologique de la norme, l'ancrage de la conscience dans le contexte social se fait à partir d'un niveau antéprédicatif de la conscience. À ce niveau, le degré de généralisation et de conceptualisation des éléments de l'expérience est extrêmement variable, voire *hétérogène*. Son contenu perceptif, en termes généraux et de façon non exhaustive, peut être figuratif,

¹²Par exemple, Fisette et Poirier, *op. cit.*, p. 297 : « On peut se demander si le représentationnalisme n'est pas directement responsable du fossé dans l'explication de la conscience, en ce qu'il réduit l'*explanandum* aux propriétés des représentations mentales et ne peut donc pas rendre justice à l'étendue de l'expérience phénoménale et à son rôle déterminant dans nos transactions avec le monde. »

¹³Fisette et Poirier, *op. cit.*, p. 292.

¹⁴Pour un aperçu de la distinction entre préconceptuel et conceptuel et le test d'extensionnalité permettant de les distinguer, voir Fisette et Poirier, *op. cit.*, p. 180-182.

affectif, axiologique, symbolique, sémantique ou même, ce n'est pas exclu, assorti de présentations conceptuelles¹⁵.

Mais par-dessus tout, dans la coordination sociale, la représentation thématique du contexte et de l'action n'est pas toujours présente chez l'acteur. La *présentation* du contenu, quel qu'il soit, axiologique ou conceptuel en ce qui nous concerne, n'est pas une *représentation*¹⁶. En ce sens, pour ce qui est des acteurs d'un milieu, la représentation n'est pas nécessaire à l'adoption de la norme, ni même à sa constitution ou à sa diffusion dans un milieu. L'analyse de ce phénomène nous montrera que la présentation de concepts ne l'est pas non plus.

Pourtant, nous n'avons pas affaire ici à des comportements réflexes. Il y a bien là un phénomène de « téléo-guidage » que la philosophie contemporaine tente d'expliquer par des concepts de « sui-référentialité » ou de « proto-attitude »¹⁷. L'analyse phénoménologique de ce type de phénomène et de la coordination par téléoguidage, que nous retrouverons à partir de l'exemple des cyclistes de Weber, nous montrera plutôt que l'ajustement des acteurs, dans ses fondements axiologiques, dépend à la fois d'éléments dérivés du contexte et de leurs propres positions relatives au sein de ce contexte. Il ne requiert pas de représentations thématiques. Pas plus que la stabilisation de cette relation sociale de coordination, de cette « routine », n'en requiert.

Conséquemment, la formation et l'apprentissage de normes sociales ne requièrent pas non plus de représentations thématiques. Et la formation de normes sociales autour de « maximes », c'est-à-dire de propositions en termes linguistiques et représentationnels, et

¹⁵À titre d'exemple, voir les définitions du concept de représentation sociale (RS) reproduites dans l'appendice.

¹⁶Nous suivons en cela l'analyse du « contenu axiologique » de Schütz. Voir Alfred Schutz, *The Phenomenology of the Social World*, traduit par G. Walsh et F. Lehnert, introduction par G. Walsh, Northwestern University Press, 1967b [1932], p. 80.

¹⁷Le concept de « sui-référentialité » de Searle est résumé par Pierre Livet, dans *Qu'est-ce qu'une action ?* Paris, Vrin, 2005, p. 17 ; sur le concept de « proto-attitude », voir D. Davidson, « Action, raison et cause » et « Avoir une intention » in *Actions et événements*, op. cit., p. 18 et p. 125, respectivement. Le premier veut expliquer la continuité de l'action par une référence intentionnelle, le second, répondre à son extensionnalité par une forme d'attitude pro-active ; John Searle, *L'intentionnalité*, trad. par Claude Pichevin, Paris, Éditions de Minuit, 1985, 340 p.

donc conceptuels, ne désigne qu'une partie du phénomène social responsable de la régularité des conduites humaines en société. Ce constat motive dans une certaine mesure un retour vers une *théorie descriptive* et une réflexion *définitoire* des normes sociales.

De plus, l'introduction d'une théorie de la conscience permettant une variabilité du degré d'abstraction des contenus psychiques en jeu dans la coordination sociale et ses normes, donc une hétérogénéité de ces contenus, soulève un double problème pour la théorie de l'action et la constitution de la relation normative. Tout d'abord : a) ce que prescrit la norme n'est pas visé conceptuellement, p. ex. un but conscient que l'acteur se représente. Conséquemment : b) la décision d'agir ne peut faire l'objet d'un jugement. À moins, bien sûr, de penser que le jugement peut porter sur quelque chose qui ne soit pas porté à l'attention de la conscience thématique. Mais cette théorie n'est ni la plus économique ni la plus esthétique. De plus – c'est l'objection d'une phénoménologie constitutive –, un jugement même inconscient doit porter sur un objet ou état de choses perçu de façon unitaire. Il faut donc revenir sur ce phénomène perceptif.

Notre argumentation en découle. Ainsi, il faut d'abord percevoir une certaine unité de sens pour pouvoir organiser propositionnellement la situation à laquelle prend part cet état de choses, y attribuer une représentation et exercer un quelconque jugement pratique sur l'action ou la norme qui s'impose. C'est donc la perception immédiate d'une certaine qualité fonctionnelle du contexte socioculturel, d'un « contenu axiologique » partagé socialement, responsable de la constitution de ce que nous appellerons une « qualité de norme », elle-même constituée par l'expression du positionnement relatif des agents face à ce contenu, qui assure la formation et la reproduction des normes sociales. Ces normes, que nous aurons définies comme autant de relations de pertinence hégémoniques entre une situation typique et une conduite type, sont donc le produit de la disposition ou de la configuration d'un milieu socioculturel qui, par sa nature, engage les capacités agentives des organismes percevants qui l'habitent, lesquelles composent ce milieu.

Trois présupposés affectant l'analyse pragmatique de la norme sociale : propositionnel, représentationnel et judiciaire

La première partie de notre thèse sera consacrée à un aperçu de la théorie des normes sociales telle qu'elle se dégage de l'œuvre de Jürgen Habermas. Comme le montre le débat entre Brandom et Habermas sur les normes sociales¹⁸, la pragmatique contemporaine pose ce problème comme étant celui de la conciliation de la subjectivité de l'acteur avec la socialité du contexte. Pour concilier ces deux pôles, deux solutions sont avancées. L'une est inspirée de Sellars, et elle va dans le sens d'un conventionnalisme externaliste fondé empiriquement. L'autre, inspirée de Searle, relève d'un conventionnalisme d'inspiration internaliste, voire d'un conventionnalisme « pur ». Pour Habermas, l'unité de l'objet est garantie par la subsumption de l'expérience par une signification sémantique. L'usage du langage détermine la perception de l'objet. Le caractère déontique de la validité sémantique relevé par Searle et réinterprété à la lumière d'une pragmatique formelle est ainsi intimement lié au processus intentionnel de formation des normes sociales et des obligations morales étudié par la psychologie du développement. Tandis que, pour Brandom, c'est la constance entre les occurrences sensibles de l'objet empirique et l'état de choses perçu qui permet la fixation de la signification sémantique sur l'objet. Autrement dit, d'après ce conventionnalisme externe, la perception de l'objet sous-détermine l'usage du langage. La perception des actions d'autrui et le « *scorekeeping* » de ces états de choses matériels permettent à l'acteur d'inférer des attentes et des obligations ainsi que de s'engager envers les autres. Ce type de conventionnalisme repose certes, comme le remarque Habermas, sur une théorie classique et nominaliste ou encore pointilliste de la perception réarticulant, dirions-nous également, l'hypothèse de la constance et la théorie associationniste des idées en des termes contemporains. Or l'introduction de la théorie phénoménologique de la perception, nous le verrons, remet en question cette théorie classique.

¹⁸Robert B. Brandom, « Facts, Norms, and Normative Facts : A Reply to Habermas » in *European Journal of Philosophy*, Oxford, Blackwell, vol. 8, n° 3, 2000, p. 356-374 ; Robert B. Brandom, « Some Pragmatist Themes in Hegel's Idealism : Negotiation and Administration in Hegel's Account of the Structure and Content of Conceptual Norms » in *European Journal of Philosophy*, Oxford, Blackwell, vol. 7, n° 2, 1999, p. 164-189 ; J. Habermas, « From Kant to Hegel : On Robert Brandom's Philosophy of Language » in *European Journal of Philosophy*, Oxford, Blackwell, vol. 8, n° 3, 2000, p. 322 à 355 ; propos repris dans Jürgen Habermas, *Vérité et justification*, traduit par R. Rochlitz, Paris, Gallimard, NRF Essais, 2001, 348 p.

Cela dit, dans ce débat opposant deux approches qui se réclament également du pragmatisme, il existe un consensus sur la fixation du sens sur les objets, et d'abord sur l'action, à savoir que cette fixation est affaire de jugements ; plus précisément il en ressort une conception prédicative ou « *judicative* » de l'accomplissement des normes sociales. Notre position dans ce débat consiste justement à contester l'accent qui est mis sur le processus linguistique de fixation sémantique des normes sociales, et nous leur reprochons plus spécifiquement de tenir pour acquis que l'unité de sens de l'état de choses perçu est redevable des processus d'activité conceptuelle d'ordre supérieur, tels le jugement et la représentation, que l'on applique aux strates subalternes de la conscience.

Dans ce débat, la perception de l'état de choses est également conçue de façon statique et constante, en correspondance avec des sensations nominales, plutôt que comme un processus holistique et dynamique qui interfère avec son interprétation sémantique. Conséquemment, le premier acte psychique significatif pour ces deux options consiste à associer l'état de choses perçu, tenant lieu de référence, à une représentation intentionnelle qui introduit un contenu sémantique dans un langage, une signification. Pour Habermas, nous le verrons, la perception de la référence est déterminée en même temps que la représentation sémantique. Et, suivant Searle, il s'agit déjà d'un acte de nature déontologique. Dans un cas comme dans l'autre, la référence est d'emblée prise pour une *représentation*, puis elle est mise sous une forme *propositionnelle* par une forme de *jugement* pratique ou moral de l'acteur, engageant celui-ci envers telle ou telle norme sociale ainsi décrite comme une maxime.

A contrario, l'introduction d'une théorie dynamique et holistique de la perception, issue d'une phénoménologie dite constitutive, lève le voile, pour ainsi dire, sur le processus *antéprédicatif* de la conscience, ainsi que sur son enracinement social et contextuel qui procède à la constitution d'états de choses – processus duquel provient la relation de signes¹⁹.

¹⁹Pour un débat sur le rapport entre la théorie phénoménologique de la perception et la théorie de la signification dans une optique sellarsienne, voir Barry C. Smith, « Publicity, Externalism and Inner States », in Tomas Marvan (ed.), *What Determines Content : the Internalism/Externalism dispute*, Cambridge, Scholar Press, 2006 ; Barry, C. Smith, « Toward a History of Speech Act Theory » in Armin Brückhardt (ed.) *Speech Acts, Meaning and Intentions. Critical Approaches to the Philosophy of John Searle*. Berlin, New-York, Walter de Gruyter, 1990, p. 29 à 61 ; pour un rapport avec la théorie searlienne ou habermassienne : Kevin Mulligan,

De plus, cet enracinement se situe bien dans une culture conçue implicitement à l'intérieur d'une conception aristotélicienne du monde et explicitement comme ayant une existence réelle et quasi-matérielle.

La prise en considération des éléments psychiques appartenant à la sphère antéprédicative de la conscience et surtout de leurs *expressions* publiques nous permettra, à la lumière de cette tradition phénoménologique, de qualifier les principaux présupposés de la pragmatique contemporaine d'autant de « *biais* » *propositionnel*, *représentationnel* et *judicatif* affectant la théorie des normes sociales, et, plus encore, la conception de l'espace public, voire le fondement de la relation sociale. Car la norme sociale, telle qu'elle se manifeste empiriquement, est essentiellement une routine vers l'accomplissement de laquelle sont dirigés, par téléoguidage et conformément à une relation de signes constituée socialement, divers schèmes sensorimoteurs.

Certes, la solution sellarsienne de Brandom, celle du fondement empirique de la validité normative, est plus proche de la théorie traditionnelle de la perception. En effet, l'anaphore, ou inférence matérielle, prend pied sur un état de choses perçu dont les éléments sensibles, selon la théorie de Mach²⁰, sont en correspondance point par point avec la structure physique des objets externes. Puis, par un processus inférentiel, conscient ou non, l'état de choses perçu est associé à une signification sémantique qui sera ensuite testée et réajustée par un jeu de « *scorekeeping* ». Ainsi se produit un ajustement pragmatique des actions et comportements des acteurs autour de significations partagées.

Cela dit, c'est la solution searlienne de Habermas et son inspiration cognitiviste qui serviront le mieux notre exposé parce qu'elle laisse de côté la théorie de la perception et minimise son rôle dans l'action et le comportement. En effet, Habermas développe une théorie de la normativité à partir de sa théorie de l'agir communicationnel (TAC). Il ne récuse pas entièrement la théorie traditionnelle de la perception, mais seulement son rôle marginal et accessoire dans la compréhension du sens et des normes par rapport à celui du processus

« Perception » in B. Smith, et D. Smith (eds.) *Husserl. Cambridge Companions to Philosophy*, Cambridge, 1995, p. 36 et suivantes.

²⁰Brandom, *op. cit.*, 1994, p. 68-69 ; ce passage introduit la position représentationaliste de Brandom.

d'apprentissage pragmatique et réflexif²¹. Ou plutôt, il juge que la perception est co-déterminée par le langage et ne réintroduit son rôle fondamental que dans le cadre de la méthode nomologique des sciences portées sur le monde physique, jugeant qu'elle joue un rôle accessoire dans la méthode herméneutique et compréhensive des sciences sociales ou praxéologiques. En revanche, nous estimons que la théorie de la perception est *fondamentale* pour la théorie de normes sociales, à défaut de quoi elle passe à côté de leur phénomène constitutif.

Conséquence des biais de la pragmatique universelle : l'évolution adaptative ou développementale des normes sociales

Habermas revient sur sa discussion avec Brandom et cherche une troisième voie entre le relativisme externe et le réalisme interne²². Cette voie lui permet cependant de défendre les acquis de la TAC et sa conception évolutionniste des normes sociales fondée sur le développement du jugement moral. Car, par la suite, Habermas défend sa théorie précisément face aux représentants de la tradition analytique contemporaine, forts d'une conception représentationnaliste de la conscience dont le processus se caractérise par un jugement normatif ou moral²³. Or c'est précisément parce que ces auteurs sympathisent avec la philosophie du langage, à partir de laquelle, dans le cadre d'une « sémantique inférentielle » ils assimilent tout processus de la conscience à un processus judiciaire, que Habermas a prise sur leur argumentation et peut en un sens la radicaliser. La stratégie de Habermas consiste chaque fois, d'abord, à faire ressortir l'argument pragmatique-transcendantal de Apel sur la prétention à la validité et l'axiologie implicite à la structure de l'énoncé. Puis, elle consiste aussi inmanquablement à mettre le doigt sur le processus judiciaire ou inférentiel attribué aux

²¹Habermas, *op. cit.*, 2000, p. 339.

²²Jürgen Habermas, « De Kant à Hegel. La pragmatique linguistique de Robert Brandom » in *Vérité et justification*, traduit par R. Rochlitz, Paris, Gallimard, NRF Essais, 2001, p. 81 à 124. Cette discussion se poursuit in Jürgen Habermas, *Idéalisation et communication. Agir communicationnel et usage de la raison*, trad. par Christian Bouchind'homme, Paris, Fayard, 2006, point (8), p. 90 à 97.

²³Outre la discussion avec Brandom (section 8), nous faisons référence à l'argumentation menée par Habermas, à partir de la critique du psychologisme par Frege (5), sur Davidson (6) et Dummet (7) dans la deuxième partie de J. Habermas, *op. cit.*, 2006, sections 5, 6, 7 et 8, p. 60 à 97, notamment p. 72 (sur la normativité chez Davidson) et p. 82 (sur la normativité chez Dummet et Brandom). Cette même stratégie d'opposition de l'approche cognitiviste à la sémantique intentionnelle dans le cadre d'un relativisme externe ou d'un réalisme interne se retrouve dans J. Habermas, 2001, *op. cit.*, p. 270.

acteurs par ces auteurs, pour relever la théorie du développement du jugement moral de Kohlberg d'emblée réinterprétée par sa théorie du langage. Autrement dit, Habermas soumet le jugement moral à une logique développementale qu'il attribue à la structure du langage. Et, pouvons-nous rajouter, c'est dans cette expression logique de l'argument pragmatico-transcendantal adressée aux philosophes de tradition analytique qu'apparaît donc toute l'importance de la théorie Austin-Searle des actes de langage et du représentationnalisme de Searle lui-même pour la philosophie habermassienne du langage et de la société qui se développe autour de la TAC.

En vertu de l'argument pragmatico-universel, l'usage du langage amène les acteurs à suivre les stades évolutifs et cumulatifs du développement moral, lesquels ont une incidence structurelle sur la « moralité » des règles du milieu jusqu'au stade ultime où ces règles sont établies en vertu de la structure même de la communication authentique. Autrement dit, dans sa réinterprétation de la pragmatique formelle d'Apel, Habermas étend les thèses de la psychologie du développement cognitif et moral de Kohlberg à la théorie sociologique²⁴. La structure des normes sociales, dans la mesure où la discussion publique a libre cours, suit des stades évolutifs et cumulatifs qui devraient ultimement se concrétiser dans une politique de la reconnaissance. Il s'agit bien là d'une conception évolutionniste et développementale ou progressiste des normes sociales réarticulée par le pragmatisme universel de la TAC²⁵, position qui, de fait, endosse la logique de développement présente dans la psychologie de Kohlberg pour englober la théorie sociologique.

²⁴C'est le cas des quatre essais rassemblés dans Jürgen Habermas, *Morale et communication*, Paris, Flammarion, Champs, 2001b, 212 p. Le problème de fonder l'assise herméneutique des sciences sociales de façon objective est décrit dans les « Les sciences sociales face au problème de la compréhension », « Remarques introductives », p. 41-43, alors que la psychologie du développement est citée comme perspective de solution, p. 54 et suivantes. Dans « Conscience morale et activité communicationnelle » Habermas explique la fondation en deux temps de son entreprise ; après avoir fondé le principe d'universalisation comme règle pratique d'argumentation, il doit ensuite voir cette thèse « corroborée » par diverses disciplines empiriques, p. 131 à 134. Cela explicite la position développée dans la TAC et découle du fait que « bien qu'elle travaille ces thèmes de pensée philosophiques, » [pragmatique formelle, raison incarnée, validité du discours et concept d'Absolu] « la théorie de l'agir communicationnelle demeure en son noyau une théorie de la société », nous dit Habermas dans sa « Préface à l'édition française » reproduite en quatrième de couverture in J. Habermas, *op. cit.*, 1987, tome 1, p. 11 et « Préface », p. 13.

²⁵Voir les remarques de C. Bouchind'homme, in Habermas, *op. cit.*, 2001b, p. 10-11.

Plus précisément, ce sont là les prétentions sociologiques d'une théorie des normes sociales que nous désirons interroger. Car Habermas défend ses prétentions face aux grands représentants de la tradition logico-sémantique dans ses tournants pragmatiques et intentionnalistes. Ces auteurs, qui se définissent pour la plupart comme des philosophes du langage, ont adopté une conception représentationnaliste de la conscience (et une conception judicative de la perception) par laquelle ils cherchent à expliquer la formation des significations et des normes d'action.

Notre opposition à la subordination totale de la problématique des normes sociales à une philosophie du langage, de même que notre opposition au représentationnalisme et au rôle du jugement devra, pour être satisfaisante, disposer de certains résidus de la tradition logico-sémantique qui demeurent présents malgré les virages pragmatiques et intentionnalistes de Habermas. Car, si Searle a revalorisé les phénomènes de l'« esprit » tout en demeurant partisan de l'analyse logico-sémantique, Habermas affirme la constitution conjointe de l'intentionnalité et du langage de telle sorte que l'intentionnalité acquière une structure déontologique identique à celle des énoncés eux-mêmes, et entièrement redevable de la même structure pragmatique de la discussion. Et cette intentionnalité, de par son expression linguistique, n'a pour contenu que des représentations. Il ne s'agit clairement plus d'une analyse logique des phénomènes de conscience liés à l'action ou au langage, mais d'une pragmatique intentionnaliste qui adopte pleinement le paradigme du langage.

Or le retour à une réflexion phénoménologique est un retour à cette « nouvelle philosophie de la conscience », récusée par Habermas au profit de cette philosophie pragmatique du langage. Parfois reçue comme posant le problème fondamental de la temporalité, la phénoménologie husserlienne fait ressortir l'importance des phénomènes psychiques sous-jacents à la formation du langage, dont ceux qui contribuent à la formation de l'état de choses perçu et à l'unité de l'objet, soit la référence et la dénotation des termes linguistiques. Elle met également l'accent sur l'ancrage intersubjectif du sens ou, dans son tournant existentiel, sur son ancrage social, pour ne pas dire sur la nature psychosociale de certains phénomènes prenant part à la coordination sociale, dont la communication linguistique n'est qu'un mode parmi d'autres.

Ainsi, d'une certaine façon et d'un point de vue sociologique, la contestation du point de vue représentationaliste et inférentiel ou judiciaire adopté par la pragmatique contemporaine doit nous permettre de renouer avec un certain pragmatisme classique, voire avec une *critique pragmatique de la pragmatique universelle*²⁶. Car, afin d'exposer notre argument, nous ferons ressortir la position évolutionniste des normes sociales implicite dans la TAC qui est fondée sur le déploiement de la connaissance morale. Or, en rattachant la formation de l'obligation et de la connaissance morale à la structure transcendantale du langage, la position évolutionniste de la pragmatique universelle s'éloigne quelque peu de l'analyse des pratiques et de la discussion publique pour des considérations théoriques sur le dialogue dont elle oppose les conclusions formelles encore non vérifiées à l'intuition classique du pragmatisme selon laquelle c'est uniquement l'usage, quoiqu'entendu dans un sens plus large que la seule communication, qui forme la conscience pratique sur laquelle se fonde, pour les acteurs, le sens théorique et la validité de leurs gestes. Habermas survalorise donc l'importance de la pratique communicationnelle et de sa structure formelle dans le contexte de formation des normes sociales, ce qui transparaît dans sa lecture représentationaliste de Mead.

Le retour à une intuition pragmatique plus classique sera fondé théoriquement sur le rôle dynamique de la perception, son caractère holistique et son ouverture au contexte, tandis que notre opposition à l'ancrage sociologique de l'évolutionnisme moral, ou plutôt notre position en faveur d'une conception évolutive-adaptative des normes sociales, sera justifiée par le rôle primordial de la perception sensible pour la conscience thématique, représentationnelle et prédicative. Non seulement ce processus perceptif se répercute-t-il sur l'activation de la connaissance morale, mais son ouverture au contexte favorise l'activation du savoir, de telle sorte que la conscience thématique, représentationnelle et prédicative est fonction de la socialité, pour ne pas dire de phénomènes de groupes. Bref, l'introduction d'une théorie dynamique, holistique et ancrée de la perception fonde une conception adaptative des normes sociales, de telle sorte que l'accession à ce que, à la suite de Köhlberg, Habermas identifie

²⁶Voir l'argument de Culler cité par David M. Rasmussen, *Reading Habermas*, Oxford/Cambridge, Basil Blackwell, 1990, p. 40 ; voir la discussion qui s'ensuit avec Zimmermann dans la section « Between Science and Politics », *idem*, p. 41 à 45. Voir également la réflexion critique de David M. Rasmussen, « Explorations of the Lebenswelt : Reflections on Schutz and Habermas » in *Human Studies*. Dordrecht, Martinus Nijhoff Publishers, vol. 7, 1984, p. 127 à 132.

comme un stade ultime de la normativité, celui où se réalise une politique de la reconnaissance à travers une pratique déontologique de la discussion publique, est théoriquement *improbable*, et que la stabilisation d'un tel régime est théoriquement *impossible*. Bref, si l'opposition à la logique évolutionniste n'est pas nouvelle, nous retrouvons à travers la critique de la transposition d'une logique du développement moral à la théorie sociologique par Habermas les fondements théoriques, pour ainsi dire *a priori*, d'une conception évolutive-adaptative du développement des sociétés humaines et de leurs normes sociales.

En effet, une telle théorie tranche, *a priori*, sur l'impossibilité d'une transposition de la logique évolutive et cumulative du développement psychologique et moral sur la société. Car la primordialité et l'ancrage du processus perceptif nous assurent d'une chose à terme : la fragmentation de la société en groupes sociaux en fonction de la position relative des acteurs dans le milieu. Or ces groupes vont inmanquablement, à leur tour, façonner la configuration autant qu'occasionner l'activation des attitudes et cognèmes liés à la conduite des acteurs, à leur perspective sur les événements, voire aux schèmes sensorimoteurs qui y sont liés, entre autres les compétences morales proprement dites. Ce qui, fort heureusement pour la tragédie humaine, rend une société sans conflits sociaux, mais aussi sans innovations culturelles, tout bonnement impossible.

Car, et Habermas serait d'accord, aucun « système » ne peut triompher durablement de la diversité humaine et de ces turbulences sans intégrer d'une quelconque façon leur aspect novateur à son propre renouvellement. Ce faisant, dans la mesure où nous contestons le statut intentionnel accordé à la pragmatique formelle, en vertu duquel Habermas s'autorise à fonder la théorie sociologique sur une logique développementale, le contenu axiologique dudit processus régulateur des conflits, fût-il discursif, est lui-même sujet à des variations qui dépendent à leur tour du positionnement relatif des acteurs dans le processus global d'interaction. Il s'ensuit, selon la perspective que nous adoptons ici, que les normes sociales ne se forment ni en vertu du stade de développement moral des acteurs, ni en vertu de la structure pragmatique de la seule sphère d'interaction communicationnelle publique au sein de laquelle se trouvent les acteurs et par laquelle ils ont ou auraient accédé à ce stade de

développement moral. Notre objection au représentationnalisme devient une objection à la façon dont Habermas interprète le passage d'un stade de développement à un autre par une réflexion thématique. Bref, à l'encontre de Habermas, une théorie sociologique des normes sociales fondée sur une théorie holistique, dynamique et contextualiste de la perception ne permet pas de conclure que la moralité soit portée universellement par le développement des sociétés humaines. Elle conçoit plutôt que la socialité, dont nous ne contestons pas la contribution à la moralité, se développe avant l'usage du langage et par des processus antéprédicatifs de la conscience. Elle se développe dans un contexte qui peut être aménagé de façon à favoriser son développement, mais surtout à travers des relations plus ou moins familières ou anonymes, dont les formes, les contenus et les articulations structurelles sont appelés à changer sans qu'ils ne soient forcément opérés par une réflexion thématique.

Mais la socialité elle-même, une fois généralisée dans un milieu, constitue un état social fondé sur un régime de relations sociales dont la stabilité relative est toujours susceptible de déperir. Nous croyons en effet que la dynamique d'un régime dans un milieu entraîne à terme une fragmentation sociale due à l'écart des positions relatives des acteurs. Ce qui engendre des *perceptions diverses* soutenant, dans certains cas, des conduites asociales ou belliqueuses et des processus de désagrégation de la cohésion sociale. Or, au-delà des invitations sincères du philosophe à la discussion authentique, de son rôle de « gardien de la rationalité »²⁷, il n'existe pas de processus sociologique garantissant la stabilité absolue ni de la moralité des acteurs ni de l'état social lui-même. Conséquemment, il n'existe pas de processus déontologique, conventionnel ou post-conventionnel, qui tirerait sa stabilité d'une structure authentiquement communicationnelle au sens de Habermas.

Articulation de la thèse

Comme nous l'avons exposé, notre thèse proposera une solution de rechange à la théorie habermasienne des normes sociales fondée sur une théorie de la perception holistique, dynamique et ancrée, d'inspiration phénoménologique, telle que nous la retrouvons chez Alfred Schütz. La première partie (1) sera consacrée à la théorie de la normativité qui ressort

²⁷Voir J. Habermas, « La redéfinition du rôle de la philosophie » in Habermas, *op. cit.*, 2001b, p. 40.

de la TAC de Habermas. La seconde (2) passera en revue quelques débats sociologiques contemporains pour examiner la pertinence de l'avenue de recherche que constitue la clarification philosophique d'une théorie de la perception pour une théorie sociologique confrontée au problème des normes sociales. La troisième partie (3) reprend le problème des principaux concepts concourant à la norme sociale pour les fonder dans une description phénoménologique du processus perceptif, notamment les concepts d'action, d'interaction, et ceux qui sont reliés à l'usage de signes dans l'interaction.

Dans un premier temps (1.1), nous aborderons la normativité à partir du débat entre Brandom et Habermas. Ce débat mettra en relief une certaine façon de traiter la normativité dans la pragmatique contemporaine et nous permettra d'identifier d'entrée de jeu *trois présupposés* que nous qualifions d'*intellectualistes* et que nous nommons : *propositionnel*, *représentationnel*, et *judicatif*. En vertu de ces présupposés, la norme est conçue comme le produit d'un jugement pratique sur une représentation d'action prenant la forme d'un concept sémantique articulé au sein d'une *maxime* propositionnelle. Cet aspect intentionaliste du tournant pragmatique, nous le verrons, permet à Habermas d'introduire sa position cognitiviste articulée par sa philosophie du langage. Nous reviendrons donc (1.2) à la façon dont Habermas se propose d'exploiter les développements de la pragmatique formelle et de la philosophie analytique du langage pour articuler, dans la TAC, les fondements d'une théorie sociologique – laquelle comprend une thèse évolutionniste ou développementale sur la formation des normes sociales –, avant d'entreprendre (1.3) un examen critique du développement de son argument pragmatico-universel mettant en relief le rôle joué par nos trois présupposés intellectualistes et les limitations qu'ils imposent à la théorie des normes sociales défendue par Habermas. Nous verrons, entre autres, que ces présupposés intellectuels rendent problématiques le traitement de certains types d'actions qui concourent à l'apprentissage culturel et à la formation des normes sociales.

Dans la deuxième partie, nous examinerons la remise en question de la position intellectualiste d'un point de vue sociologique, ainsi que le traitement accordé aux limites d'une théorie soumise aux présupposés intellectualistes. Notre objectif est de clarifier, au moins en théorie, la pertinence sociologique de notre entreprise philosophique. Nous

poursuivrons dans la lignée où se situe Habermas, celle des théories sociologiques cherchant à concilier les sociologies d'inspiration compréhensive et systémique suivant donc la voie d'un *sociorationalisme*. Nous commencerons (2.1) par brosser un portrait du *courant constructionniste* qui traverse les sciences sociales contemporaines pour revenir à ses origines et retrouver, dans les travaux de Kenneth J. Gergen, les arguments théoriques qui l'ont propulsé. Nous examinerons ensuite (2.2) les arguments de quelques théoriciens notoirement critiques des sciences sociales contemporaines qui ont voulu réviser la philosophie de l'esprit et la théorie de l'action sur lesquelles se fondent la théorie des sciences sociales. D'abord Anthony Giddens, connu pour avoir publié en 1976 un manifeste contestant ce qu'il appelait le « consensus orthodoxe » en épistémologie des sciences sociales. Puis Hans Joas, élève de Habermas, qui propose un retour au soubassement préreflexif de la conscience à partir du pragmatisme classique. Enfin, Pierre Bourdieu, qui propose d'étudier la société à partir d'une double structure symbolique et matérielle comprenant des relations d'homologie entre ces deux champs. Ces considérations nous amèneront (3.3), après une introduction de la discipline psychosociologique, à introduire la théorie des représentations sociales (TRS) et le champ d'études ouvert par Serge Moscovici. Au terme de cet exposé, nous verrons, en ce qui a trait à la théorie sociologique, que le principal problème ressort de sa capacité à intégrer la *recherche* psychosociologique, ou de type psychosociologique, *sur les attitudes* à une forme de sociorationalisme, et que la plupart des auteurs étudiés pointent les lacunes de la théorie traditionnelle de la *perception*, lesquelles motivent plus de recherches théoriques dans le champ de la philosophie de l'esprit.

Ce constat, qui s'ajoute à la critique sociologique des insuffisances d'une théorie intellectualiste comme celle de Habermas, nous permettra de justifier un retour à la théorie husserlienne de la perception qui se dégage des travaux d'Alfred Schütz, lequel a voulu tirer une théorie sociologique générale de la psychologie phénoménologique de Husserl. Néanmoins, dans notre lecture de Schütz, nous commencerons (3.1) par faire ressortir l'importance de son appartenance à l'école autrichienne d'économie pour le cadre épistémologique dans lequel il faut situer une théorie sociologique ou, ici, des normes sociales. Cela s'avèrera essentiel pour analyser les limites d'une théorie qui, comme celle de Habermas, se commet à des présupposés intellectualistes, pour traiter l'activité sociale à

partir d'une étude pragmatique formelle du langage et de la discussion, et situer la description de l'action sur une échelle hiérarchique de développement. Nous poursuivrons en introduisant (3.2) la révision schüzéenne de la théorie wébérienne de l'action, puis (3.3) de la théorie wébérienne de l'interaction par une théorie phénoménologique de l'intersubjectivité. Cela nous permettra donc d'introduire la théorie husserlienne de la perception et sa contribution aux théories de l'action et de l'interaction avant de spécifier comment (3.4), sur le plan de l'interaction, elle permet d'entrevoir l'imbrication des motivations des agents et la formation ainsi que l'usage de ce que Schütz appelle des « relations de signes », lesquelles permettent donc la communication par des signes, des symboles, et par le langage en général.

Cette troisième partie de la thèse, nous l'avons mentionné, consiste à montrer qu'un « contenu axiologique » responsable du « sens » que prend la norme sociale pour les acteurs d'un milieu se forme pragmatiquement au niveau antéprédicatif de la conscience et ne nécessite ni représentation thématique, ni forme propositionnelle, ni jugement d'aucune sorte, pas même de jugement de valeur, pour être exprimé publiquement et reproduit de la même manière. Cette thèse, nous l'avons dit, repose entièrement sur une lecture du rôle opératoire joué par les « indices de la présence d'autrui » chez Alfred Schütz. Afin de souligner leur ancrage contextuel, nous renommons ces indices, « *indice de socialité* », et, pour souligner leur rôle opératoire, nous marquons cette transition conceptuelle par le terme de « *facteur de socialité* ». La distinction entre la conscience prédicative et le caractère antéprédicatif de la conscience perceptive nous amènera à situer la formation et la diffusion des normes, distinctement, à ces deux niveaux de conscience. Selon que le premier accomplissement et les accomplissements répétés par sa diffusion sont respectivement formés par de simples conduites ou actions au plein sens du terme, on peut envisager minimalement quatre (2²) façons ou modèles purs par lesquels une innovation sociale peut – en tant que compétence normative des acteurs – s'ancrer dans un milieu afin de former une norme sociale²⁸. Bien sûr, la diffusion pouvant faire appel à différents rapports de la norme sociale, donc de l'objet de conduites au sens général du terme, il serait étonnant de constater la réalisation de tels modèles. Toutefois, leur possibilité remet en question l'idée d'une constitution et d'une

²⁸Voir appendice A.

diffusion des normes sociales qui ne fasse unilatéralement appel qu'aux processus les plus intellectuels de l'esprit humain.

Nous commencerons donc (3.1) par introduire l'œuvre de Schütz à partir de l'épistémologie des sciences sociales qu'il propose. Nous verrons que Schütz verse dans la phénoménologie husserlienne pour répondre à des questions de méthode, mais aussi de théorie, posées par l'école autrichienne d'économie à laquelle il appartient. En ce qui concerne la méthode, sa révision de l'idéal-type wébérien permet de construire des modèles formels dans lesquels le principe d'utilité marginale cher aux Autrichiens sert d'axiome régulateur. Pour ce qui est de la théorie, nous proposerons une lecture de Schütz qui poursuit les réflexions autour du problème de la *distribution sociale de la connaissance* posé par Hayek, problème qui fait lui-même suite aux réflexions de Menger sur la coordination sociale ainsi que les institutions sociales et culturelles. Ce faisant, nous effectuerons une distinction entre différentes orientations de recherches à partir desquelles nous proposerons une lecture cohérente de Schütz, notamment de l'articulation entre les face-à-face concrets et formels. Ces distinctions effectuées, le rapport de Schütz à Félix Kaufmann, cité à plusieurs reprises, nous permettra de confirmer sa conception unitaire de la méthode et sa conception à la fois pragmatique, normative et cohérentiste de la science, à l'intérieur desquelles s'articule une forme de protocole de vérification. Or cette conception des sciences et de la méthode est celle qu'il envisage pour l'étude du sens de façon générale. Elle est donc valable pour l'étude des configurations de sens liées à des contenus axiologiques, alors que d'un point de vue empirico-réaliste, les prétentions sociologiques de la TAC doivent être soumises au même type de test de confirmation empirique.

En deuxième lieu (3.2), nous examinerons le concept d'action chez Schütz et la révision qu'il lui impose en faveur des concepts de conduite. Dans la tradition wébérienne, l'action est liée aux sens subjectifs que lui donne l'acteur. C'est sur cette base que Schütz introduit la pertinence du champ d'étude phénoménologique et de la méthode de réduction husserlienne par lesquelles il entend procéder à des analyses statiques et génétiques de l'intentionnalité. Ces analyses doivent cerner le processus d'établissement du sens et, en ce qui concerne les normes sociales, de ce qu'il appelle un « contenu axiologique ». Nous verrons qu'après avoir

distingué l'agir (*actio*) et l'acte accompli (*actum*), Schütz pose le problème du sens de l'acte (*actum*) à partir du sentiment éprouvé par l'acteur de la durée interne de celui-ci. Le premier problème consiste à délimiter l'acte dans la durée. Cette définition typique de l'action se fait, au niveau antéprédicatif, par des « synthèses perceptives » responsables d'« analogies aperceptives ». Le sens ainsi défini constitue un « bagage de connaissance » évoluant au gré du parcours biographique. Partant de là, Schütz distingue deux types fondamentaux de motivation, selon qu'elles sont tournées vers un événement passé (motif « parce que »), où vers l'avenir par un projet de l'acteur (motif « en-vue-de »). Mais un projet n'est pas un but conscient. Nous verrons donc que les germes de la révision du concept d'action pour celui de conduite vers 1943 sont posés dès 1932 par l'introduction du double sens du terme « expression » chez Husserl. À la fois dans son utilisation du concept husserlien de *type* pour qualifier l'action typique, et par le mouvement d'anonymat qu'il décrit, Schütz doit admettre que certains comportements ont déjà un sens typique pour l'acteur. Puis, en revenant sur le problème de Carnéades, un sceptique modéré de l'Académie tardive, Schütz raffine sa position sur le contexte qui suscite la délibération réflexive et propose une conception faillibiliste et probabiliste de la décision rationnelle, selon un concept relâché de la rationalité depuis ses débats avec Hayek, mais toujours liée à un intérêt pragmatique. Selon nous, cette base probabiliste liée au contexte vaut autant pour la raison prédicative que pour la raison antéprédicative dans son identification d'un sens typique et son traitement plus ou moins problématique du « flou ». Ce qui préside à l'identification d'une conduite type pertinente dans une situation typique est donc une attitude perlocutoire ou tournée vers l'aménagement du rapport au contexte environnemental. La norme sociale est ainsi redéfinie en fonction d'un concept de conduite qui associe le rôle de la conscience antéprédicative et sa relation au contexte dans la formation, la sélection et l'accomplissement de l'acte (*actum*).

Ce modèle d'action prévaut dans l'étude de l'action sociale et de l'intersubjectivité, qui occupera ensuite notre attention (3.3). La clarification de la définition wébérienne de l'action sociale, définie comme action tournée vers autrui, amène Schütz à développer la théorie phénoménologique de l'intersubjectivité. Nous verrons que cette prise en considération d'autrui, qu'il juge tenue pour acquise par le sens commun, se forme au niveau antéprédicatif de la conscience. Les acteurs se coordonnent par le biais d'une sphère d'idéalités objectives

ou de « configurations objectives de sens », composée à la fois des types et des significations au plein sens du terme (*Sinn*) qu'ils attribuent à leurs expériences respectives d'un monde commun. Cet ajustement interactif procède à une réorganisation de leur « bagage de connaissance », de telle sorte que, en vertu du principe simmélien de « dualité », une personnalité individuelle ou identité personnelle se forme par ce que les pragmatistes américains appellent l'« effet miroir ». Schütz complète sa théorie descriptive générale de l'interaction en face à face concret par un modèle de face-à-face formel expliquant le succès de la communication à travers l'interaction par un postulat de *réciprocité* intentionnelle fondé sur les postulats d'*interchangeabilité des perspectives* et de *congruence des schèmes de pertinence*. À ce stade, les distinctions épistémologiques posées par Menger et esquissées dans le premier chapitre de cette section (3.1) nous aideront à résorber les contradictions alléguées par plusieurs commentateurs entre les face-à-face formels et les face-à-face concrets en les rattachant à différentes orientations de recherches théoriques, qu'il s'agisse d'une théorie purement formelle ou d'une théorie générale. Notons que le terme typique prend implicitement un sens intersubjectif dans la définition des normes sociales. Il réfère à un « noyau » typique de sens. Cependant, toute « recette » dont l'accomplissement est compréhensible n'est pas une norme dans la mesure où il lui manque un certain statut perceptible dans le milieu. Ce statut renvoie lui-même aux expressions publiques de la norme, à leurs positions relatives et à leur fréquence dans le milieu, et il est un caractère particulier de l'*indice de socialité* du schème normatif. Cette particularité reflète le caractère hégémonique de la recette ou de la relation de pertinence entre situation et conduites types, et renforce son caractère opératoire comme facteur d'activation des compétences dans un milieu alors structuré en fonction d'un « régime » normatif. Ce phénomène perceptible est une *qualité de norme*.

Nous concluons cette partie sur Schütz par une analyse du rapport entre la formation des relations de signes et les normes sociales ou, selon lui, les « recettes » qui structurent les relations en société (4.4). Nous verrons, d'une part, que les relations de signes se forment bel et bien dans un contexte d'imbrication des motivations, lequel est motivé par le contexte où l'interaction prend forme. C'est dans ce contexte et à partir d'un intérêt pragmatique assimilable à une attitude perlocutoire qu'est motivée l'attitude illocutoire et son éventuelle

réciprocité dans la communication authentique ou dans toutes autres formes plus ou moins anonymes d'interaction. La norme sociale, redéfinie comme relation pertinente entre une situation typique et une conduite type, est donc une relation de signes dont la pertinence s'exerce sur le plan motivationnel, et pas forcément sur le plan thématique. À l'encontre du paradigme du langage, elle est d'une nature foncièrement *psychosociale*, qui fonde l'activité langagière. Schütz divise ainsi l'articulation de la relation de signes en trois ou quatre schèmes – aperceptif, apprésentatif et de référence –, la relation entre les deux derniers formant le contexte d'interprétation. Notre thèse soutient que *l'indice de socialité se forme (a) au niveau du schème aperceptif et, comme facteur de socialité, il dispose (b) de l'apprésentation de l'objet et (c) du cadre de référence dans lequel il se place, donc (d) du contexte d'interprétation qui motive l'accomplissement de la norme sociale par les acteurs d'un milieu*. Reflétant la constitution sociale de la relation de signes, l'indice de socialité opère comme un *facteur de socialité* sur l'aperception de l'objet et son cadre de référence en fonction d'un « groupe de référence ». Ces analyses phénoménologiques permettent, comme le fait Schütz, d'envisager différents rapports *imitatifs*, *analogiques* ou *symboliques* aux conduites comme aux signes, s'appliquant donc aussi à la désignation d'actes de langage et à la formulation plus ou moins automatique d'énoncés déclaratoires. Bref, la possibilité de ce que Goldstein appelait le « langage concret » soulève des doutes quant au traitement des propos déclaratoires des acteurs qui engageraient une attitude réflexive au sens de Habermas. Il soulève surtout la possibilité que la formation et la reproduction de la norme comme relation de signes, outre qu'elles peuvent être sous-jacentes à son expression linguistique, sont deux processus qui peuvent avoir lieu indépendamment de l'activité prédicative de la conscience, de la mise en forme propositionnelle d'un contenu représentationnel, et aussi indépendamment de toute forme de jugement.

Problème épistémologique de la TAC

La théorie de la perception joue un rôle non seulement dans la description du phénomène des normes sociales, mais également dans l'articulation de la théorie scientifique et dans la position épistémologique des prétentions sociologiques. Au terme de notre analyse, la TAC se révélera problématique sur plusieurs points liés à ses prétentions sociologiques ; nous

exposerons systématiquement ces points en conclusion à partir de la position épistémologique tirée de l'œuvre de Schütz, axée autour d'une conception pragmatique, normative et cohérentiste de la science qui, en référence à Kaufmann, réarticule la thèse de l'unité de la méthode par une réinterprétation de la notion de protocole de vérification. De ce point de vue, le constat qui s'est imposé de manière plus frappante à notre examen est que, d'une façon générale, la TAC ne se qualifie pas comme une *théorie* susceptible de soutenir des prétentions sociologiques d'aucune sorte.

Rappelons que Habermas est un partisan de la dualité de méthode entre les sciences naturelles et les sciences sociales. Puisque les normes sont pour lui un phénomène pragmatico-linguistique, le mode d'accès privilégié à celles-ci est l'analyse du langage. Accéder aux normes par des moyens empiriques se heurte au problème général de la distinction entre les entités théoriques et les entités observables. Cette distinction ne serait pas fondée dans l'optique où la perception elle-même est sous-déterminée par la structure pragmatique du langage et se présente à la conscience selon les formes et les distinctions permises par une langue d'usage. Habermas prétend donc aborder le phénomène normatif de l'intérieur. Sa pragmatique prétend avoir relevé le phénomène universel de l'obligation morale par une analyse intralinguistique et il refuse d'y voir un simple *explanans* pour assumer, à l'instar de Kohlberg²⁹, une certaine circularité dans ses démonstrations.

Cette position soulève plusieurs problèmes du point de vue d'une théorie des sciences partageant la thèse de l'unité de la méthode et celle d'une épistémologie, fondée sur l'expérience perceptive, distinguant différentes orientations de recherche. D'abord, du point de vue d'une *théorie descriptive générale* des normes sociales, la pragmatique universelle semble, au regard d'une critique phénoménologique, (a) établir trois biais ou présupposés qui occultent les phénomènes perceptifs et de groupes. Du point de vue d'une analyse *philosophico-historique* (b) elle se trompe sur l'aspect évolutionniste et développemental des normes sociales. Du point de vue *formel*, si on la prend seulement comme un *modèle* du

²⁹Cette méthode qui suppose un réalisme moral inhérent à l'étude empirique de la moralité est exposée et discutée dans Lawrence Kohlberg, « From Is to Ought: How to Commit the Naturalistic Fallacy and Get Away with It in the Study of Moral Development » in *The Philosophy of Moral Development. Moral Stages and The Idea of Justice*, San Francisco, Harper and Row, 1981, p. 101 à 189.

processus de communication, une limitation qu'elle refuse, (c) son utilité sociologique n'est pas démontrée. Du point de vue de la vérification *empirico-réaliste*, (d) sa division du travail philosophique et son utilisation du concept de « contradiction performative » rendent problématique toute forme de protocole empirique de confirmation. Finalement, d'un point de vue *praxéologique*, (e) Habermas nous lègue une forme d'éducation à la citoyenneté mettant l'accent sur la formation du jugement moral, négligeant encore une fois les fondements antéprédicatifs de la conscience qui forment le contexte à partir duquel se noue la relation sociale et disposent de la formation de la conscience prédictive comme de l'activation de la connaissance et des compétences morales. Nous pensons plutôt que tout projet praxéologique cohérent devrait, dans les limites de l'éthique, aborder les relations et les normes sociales à partir du contexte où se trouvent leurs racines antéprédicatives. Car ce sont bien ces racines qui sont responsables de l'activation de la connaissance et de la formation de phénomènes de « psychologie réversive » et autres processus d'adaptation au contexte en fonction d'un groupe de référence. Et nous devons conclure que ces processus s'opposent à la transposition de toute logique du développement à la théorie sociologique.

Subjectivisme ancré et modélisation topographique dynamique : faut-il choisir ?

Comme nous l'avons exposé ci-dessus, nous désirons montrer, à partir d'une théorie descriptive fondée sur une théorie holistique, dynamique et ancrée de la perception, (a) que les normes sociales sont bien constituées à partir de facteurs socialement dérivés agissant de façon antéprédicative sur la conscience ; facteurs (b) qu'une théorie formelle peut rabattre de façon cohérente sur un contexte psychosocial relationnel au sein duquel les relations stables sont, du point de vue théorique, autant de fonctions auxquelles sont incorporés ces facteurs. Ce dernier point, développé dans la thèse annexe, met en jeu un débat entre subjectivisme ancré et contextualisme « pur », débat qui prend une nouvelle forme dans un contexte où nous avons ouvert la conscience à des formes matériellement organisées accessibles par une hétérogénéité de contenus psychiques, donc pas forcément conceptuels, qui orientent l'action.

D'abord, le subjectivisme ancré, que nous aurons développé à partir de l'œuvre d'Alfred Schütz, remet en question la théorie classique de la perception et considère que les

significations et la culture ont une existence objective dans laquelle la conscience de l'acteur est ancrée. Ensuite, le contextualisme que nous lui opposerons considère également que les significations appartiennent à des ordres d'existence quasi-matérielle et, de ce fait, perceptible. Une fois débarrassé des trois présupposés *propositionnels*, *représentationnel* et *judicatif*, le débat est bien différent de celui posé par Habermas et Brandom.

En effet, le problème principal ne concerne plus la formation et les déterminants du jugement normatif ou moral. Il concerne la constitution des éléments hétérogènes de l'esprit qui participent à l'accomplissement de la norme sociale ainsi que les relations dites de *pertinence* qui en font une configuration stable et cohérente susceptible d'orienter l'agir. Mais cette constitution des relations axiologiques et de leurs éléments est-elle le produit d'un processus psychologique individuel ou d'un processus psychosocial relationnel ?

Ce débat rejoint l'opposition entre holisme et individualisme de la théorie sociologique depuis Durkheim et Weber. Plus récemment, il a été entretenu par Moscovici et l'école des représentations sociales (RS). Celui-ci critique la philosophie de l'esprit et la théorie traditionnelle de la perception implicite dans les modèles behavioristes et dans la psychologie sociale des mentalités. Plus que la philosophie de l'esprit contemporaine, qui se limite souvent à la critique du mythe prométhéen de la conscience, se limitant à attribuer la subjectivité de l'expérience à l'activité corporelle, Moscovici place les RS dans un champ psychosocial relationnel. Ce qui pose la question de la viabilité d'un modèle topographique dynamique en remplacement des théories du choix rationnel.

Cependant, si Moscovici demeure en butte aux problèmes soulevés par le rapport des RS et de leur champ à l'expérience subjective et à la socialité, c'est qu'il lui manque une *théorie de la perception*. Or la théorie de la perception par esquisses soulève un débat sur le rôle de l'ego et accouche également, avec Aron Gurwitsch, d'une conception relationnelle et mondaine de la conscience. Nous examinerons donc comment cette théorie de la perception rend possible une modélisation du contexte psychosocial, corrélat de la conscience individuelle, tout en articulant sa relation à la subjectivité et à la socialité – bref, comment elle permet de fonder la théorie des RS.

Comme il s'agit d'une thèse annexe, nous devons être clairs et catégoriques sur la lecture de chacun des auteurs en cause. Spécifions que, conformément à certains textes, nous proposerons une lecture de la théorie des RS de Moscovici (1970) et de celle du « champ de la conscience » de Gurwitsch (1956), ou encore celle des théories formelles. Nous montrerons le parallélisme entre leurs critiques respectives de la théorie traditionnelle de la perception et leur volonté de réviser les schèmes piagétiens d'action tout en se débarrassant, à l'instar des sciences modernes, de la conception substantialiste de leur objet en faveur d'une conception relationnelle. Cette révision permet de concevoir la formation des compétences morales comme le produit d'une organisation « *autochtone* » du champ relationnel, psychosocial ou noético-noématique, par *auto-qualification* de ses éléments.

Or, si Moscovici conçoit formellement le phénomène culturel responsable de l'action en société à partir d'un champ psychosocial autonome, Gurwitsch entrevoit une théorie formelle de la constitution du champ de la conscience à partir du champ de ces corrélats mondains dont la disposition est responsable de la formation de schèmes sensorimoteurs qui affectent l'organisme percevant. Ultimement, c'est le contexte conditionnant les consciences des acteurs en vertu de leurs positions relatives entre eux et au sein d'un milieu socioculturel qui configure leurs schèmes de pensée et d'action. D'un point de vue formel, c'est donc le milieu qui préside à la formation des compétences morales. La distance apparente entre le champ thématique de la philosophie de la *Gestalt* développée par Gurwitsch et celui de la TRS vient, nous le verrons, de l'ouverture d'un champ de recherche qui n'était pas possible sans le développement de certains outils méthodologiques et qui a favorisé l'exploitation d'une hypothèse non mentaliste.

Toutefois, parce que, contrairement à Moscovici, Gurwitsch ne nie pas le caractère subjectif et carrément égologique de l'expérience perceptive et de la conscience empirique³⁰, ni les caractères matériels et sensibles de cette expérience, il évite les apories de la théorie des RS. En fait, nous le verrons, son analyse permet de fonder l'analyse du sens commun

³⁰Il ne faut pas confondre à ce stade le caractère dit égologique de la perception, son orientation autour d'un point zéro des coordonnées spatiotemporelles, et la théorie dite « non égologique » de la conscience qui conteste l'existence et le rôle de l'ego « pur » comme source de sens agissant sur la conscience.

décrite du point de vue d'un subjectivisme ancré, et de bénéficier des développements phénoménologiques de la théorie sociologique avancés par Alfred Schütz en ce qui concerne la théorie de l'action et les relations de signes, et de bénéficier aussi des concepts fondamentaux de la sociologie qu'il a jetés. En fait, c'est une interprétation forte du concept simmelien de « *dualité* » de la socialité et de l'individualité qui permet à une théorie sociologique interactionniste, révisant le concept durkheimien de « représentation collective » en mettant l'accent sur la *réciprocité des perspectives*³¹, de mettre de l'avant divers modèles formels relevant autant d'une version située de la théorie du choix rationnel que de la sociologie ou d'une psychosociologie relationnelle.

La sociologie relationnelle propose de décomposer la société en ses éléments les plus simples – groupes, sous-groupes et conscience individuelle – pour examiner les relations entre ces éléments et les replacer dans différents ensembles³². Il est ainsi possible d'identifier les schèmes de motivation propres à un contexte, sans recours à l'idéal-type personnel, mais par des outils d'observation et des techniques d'expérimentation inspirés de la sociométrie de Moreno³³, ceux-là mêmes qui ont inspiré les étudiants de Lewin³⁴ et, peut-on croire, dont le développement a influencé Moscovici.

Car à une époque où l'appartenance aux réseaux sociaux augmente constamment grâce aux NTIC³⁵, à défaut de modéliser les schèmes de motivation propres à divers groupes et d'expliquer le rattachement ponctuel des acteurs à ceux-ci, le sociologue risque fort d'être confronté à une inflation d'acteurs typiques, ceux-là devenant plus nombreux que les acteurs

³¹Nous reprenons là une idée formulée par George Gurvitsch dans le cadre de sa sociologie relationnelle. Voir Jean-Christophe Marcel, « Georges Gurvitsch: les raisons d'un succès » in *Cahiers internationaux de sociologie*, Paris, Les Presses Universitaires de France, vol. 110, janvier-juin 2001, p. 97-119 reproduit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, dans le cadre de la collection : « Les classiques des sciences sociales » [en ligne] ; http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/, p. 13.

³²Leopold (von) Wiese, « Sociometry » in *Sociometry*, vol. 12, n° 1/3, 1949, p. 202 à 214 ; Florian Znaniecki « Sociometry and Sociology » in *Sociometry*, vol. 6, n° 3, 1943, p. 225 à 233. Voir également Jean Maisonneuve, « Reviewed Work(s) : La vocation actuelle de la sociologie par Georges Gurvitsch » in *Revue économique*, vol. 2, n° 6, 1951, p. 796 à 799 ; Philipp Weintraub, « Reviewed work(s): Sociology by Leopold von Wiese » in *The Philosophical Review*, vol. 51, n° 5, 1942, p. 518 à 520.

³³Idem et Georges Gurvitsch, « Microsociology and Sociometry » in *Sociometry*, vol. 12, n° 1/3, 1949, p. 1 à 31.

³⁴J. L. MORENO, « How Kurt Lewin's Research Center for Group Dynamics Started » in *Sociometry*, vol. 16, n° 1, 1953), p. 101-104.

³⁵Nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC).

empiriques. La démultiplication exponentielle des rapports de groupe par un nombre fini d'individus nous apparaît une solution théorique beaucoup plus viable et cohérente, voire plus adéquate au phénomène psychique de l'acteur, caractérisée alors davantage par une *polyphasie cognitive* pragmatique et fonctionnelle que par des *dissonances* cognitives ou normatives qui créeraient des tensions psychiques constantes³⁶.

Le non-recours à l'idéal-type personnel n'est donc pas une entrave au respect d'un principe de subjectivité voulant que le schème de motivation identifié soit bien opératoire dans l'expérience subjective dont les actions se traduisent dans un milieu. Au contraire, la constitution du schème de motivation dans le milieu explique, selon la disposition du contexte et la position de l'acteur, qu'un choix puisse se présenter comme rationnel à la conscience d'un acteur. Autrement dit, loin d'être contradictoire d'un point de vue formel, ce modèle explique la constitution de l'intérêt pragmatique tenu pour acquis dans le modèle du choix rationnel.

Vers une théorie culturelle des normes sociales

Voici qui constitue l'arrière-plan de nos réflexions. Cela devrait permettre au lecteur de mieux cadrer la pertinence contemporaine de revenir à certains auteurs moins connus de la tradition phénoménologique, tels qu'Alfred Schütz et Aron Gurwitsch. En fondant leurs travaux sur les théories de la perception par esquisses et de l'idéation par strates de Husserl, et en rejetant son transcendantalisme au profit d'une étude de la conscience socialisée, ces auteurs ont développé une véritable théorie de la culture autour des conceptions holistiques et dynamiques du champ perceptif, des conceptions hétérogènes et stratifiées des contenus psychiques, de leur *cloisonnement* en complexe schématique lors de l'interaction sociale, de leurs mouvements *verticaux*, voire de leur incorporation à l'organisme biologique et de leur mode opératoire par des fonctions localisées du cortex cérébral, comme les *modules*, et, surtout, parce qu'ils ont débattu du fondement des modèles sociologiques, ou bien dans un

³⁶Notons que Habermas parle de « dissonance normative » significative pour l'apprentissage. Voir aussi : « Le décentrement des perspectives du monde vécu, exigé par la discussion, favorise dans les conflits d'action d'ordre moral une extension réciproque des horizons respectifs de l'orientation axiologique, extension qui est nécessaire pour parvenir, grâce à la généralisation des valeurs, à une reconnaissance commune des normes » in Jürgen Habermas, *Vérité et justification*, traduit par R. Rochlitz, Paris, Gallimard, NRF Essais, 2001, p. 39.

subjectivisme perceptif qui participe à la formation d'un champ expressif, ou bien dans le contexte auto-organisateur d'un champ de conscience mu par une dynamique perceptive et extériorisée en sphère expressive³⁷.

Mais, également, cet arrière-plan devrait aider à saisir la pertinence de ces auteurs puisque notre conception épistémologique et de la théorie sociologique n'ajoute pas immensément à leurs efforts pour intégrer ces théories phénoménologiques de la perception au fondement des sciences sociales. Car il manque souvent à la philosophie issue des sciences cognitives des concepts d'action et d'action sociale qui, élaborés dans la connaissance de la tradition sociologique, ne peuvent être réduits à n'importe quelle forme d'activité corporelle. Une fois dépassée l'erreur fréquente du physicalisme et la confusion fondamentale des champs biologique et culturel, les phénomènes perceptifs – ceux d'intégration horizontale –, leurs constitutions schématiques et leur activation non thématique – qui leur donnent un aspect « modulaire » –, ainsi que leurs mouvements verticaux, pourront être abordés comme des phénomènes pleinement psychiques, et leur expression – les relations qu'elles entretiennent entre elles et avec les phénomènes psychiques –, envisagée comme des phénomènes de nature irréductiblement psychosociale.

Nous espérons que le lecteur reconnaîtra dans ces réflexions *théoriques* une authentique tentative de contribution *philosophique* ouverte sur d'autres disciplines³⁸.

³⁷Nous employons sciemment les termes de Fodor, *La modularité de l'esprit. Essais sur la psychologie des facultés*. Paris, Éditions de Minuit, 1986. Pour la postérité de ces analyses, voir Keith E. Stanovich, *The Robot's Rebellion. Finding Meaning in the Age of Darwin*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 2004, 358 p.

³⁸Pour une défense de la réflexion théorique et interdisciplinaire en philosophie, voir Kevin Mulligan, Peter Simons et Barry C. Smith, « What's Wrong with Contemporary Philosophy » in *Topoi*, vol. 25, n° 1-2, 2006, p. 63 à 67. Quant à ce qu'il faut entendre par « théorie », voir les commentaires de Lester Embree sur l'œuvre de Schütz in Lester Embree, « A Problem in Schutz's Theory of the Historical Sciences with an Illustration from the Women's Liberation Movement » in *Human Studies*. Kluwer Academic Publishers, vol. 27, 2004, p. 282 : « *It is actually better to say that what he [Schütz] pursued was, to use his own words (although he did not use this exact phrase), the "theory of the cultural sciences." It is better to say "theory" than "philosophy," not only because "theory" includes more than a search for the rules of thinking or methodology in the narrow signification but also because it names a discipline that accommodates reflections on science by the scientists themselves as well as by philosophers: "It is a basic characteristic of the social sciences to ever and again pose the question of the meaning of their basic concepts and procedures. All attempts to solve this problem are not merely preparations for social-scientific thinking; they are an everlasting theme of this thinking itself"* (Schutz, 1996, p.121; cf. p. 203). *"Theory" is not exclusionary, which "philosophy" can be.* ».